

L' Abeille.

4me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 Mars, 1852.

No. 19

LA CHASSE DU CERF.

Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans les déserts ?
La Discorde, Bellone, ou le dieu de la guerre,
Par ces sons éclatants menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace est rempli ;
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli.
Au moment que la guerre est déclarée ;
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorants, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là le coursier fougueux lève sa tête altière ;
D'un œil impatient il parcourt la bruyère ;
Le chasseur, fatigué de ses vains mouvements,
De la course tardive avance les moments,
Et sur les pas du cerf dont la terre est empreinte
Il perce, au son du cor, le centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit ;
Il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit ;
Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il dévance en courant la vue et la pensée :
L'œil le suit et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Et sur ses pas encor fondent sur les campagnes ;
Effrayés des clameurs et des longs hurlements
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En sait mieux alors ses esprits vagabonds ;
Il écoute, il s'élançe, il s'élève par bonds,
Il voudrait ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable et voler dans l'espace ;
Il change plus souvent sa route et ses retours,
Dans le taillis obscur il fait de longs détours ;
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire.
Il force un cerf plus jeune à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine :
Mais le chasseur la guide et prévient son erreur.
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée,
D'une ardente sueur ses flancs sont arrosés,
Et d'esprits agissants ses nerfs sont épuisés ;
Il s'arrête, il chancelle, il tombe, et les fanfares
Vont annoncer sa chute à ses vainqueurs barbares.
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
Il fait pour fuir encor des efforts impuissants.
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes ;
Il se lève en fureur, il se sert de ses armes ;
L'excès du désespoir le soutient un instant,
Et sous l'acier funeste il meurt en combattant :
Le chasseur en triomphe, et d'un œil plein de joie
A ses pieds étendue il regarde sa proie.

SAINT-LAMBERT.

COLONISATION DES BOIS-FRANCS

DANS LES

TOWNSHIPS DE L'EST.

Sol Canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé !

Isidore Bédard.

(suite.)

Les vœux de ce pauvre peuple furent exaucés : l'automne avec sa riche moisson

fit disparaître les grandes souffrances et l'hiver, saison de pleurs pour l'indigence, fut au contraire pour eux la saison de la gaieté et d'une certaine abondance. Ces premières années de grande misère passées, l'aisance commença à régner. Des défrichements plus considérables permirent de plus grandes récoltes ; des marchands établis à Somerset et à Stanfold purent fournir des provisions ; au bout de quatre ans, un moulin à farine était construit sur la rivière Blanche et un prêtre venait résider au milieu d'eux.

Mais il en avait coûté cher à cette population héroïque pour ne pas se décourager en face des obstacles qu'elle avait eu à surmonter. Presque tous avaient altéré leur santé et avancé le terme de leur vie. C'est à leur constance à demeurer sur un sol aussi riche, sans aide et sans aucun encouragement que le Canada doit l'établissement d'une contrée qui sera bientôt comme le grenier de la province. “ Si le pays, disent les Missionnaires dans leur mémoire, pour la prospérité duquel ces hardis pionniers travaillent avec tant d'énergie, eut encouragé leur zèle, combien de nos compatriotes seraient volontiers demeurés sur le sol paternel ! ”

Il ne faudrait pas croire toutefois qu'une population si pauvre et si malheureuse fut le séjour habituel du découragement, de la tristesse et de l'ennui : non, la joie et une gaieté franche régnaient souvent dans ces chaumières où l'espérance tenait toujours compagnie à la pauvreté. Rien de surprenant en cela ; car, même dans les moments les plus critiques

Le canadien, comme ses pères,

Aime à rire et à s'égayer.

C'est une partie de son caractère français que ni le temps ni les malheurs ne peuvent lui faire perdre.

Comme nous l'avons vu, pendant les quatre premières années, les colons n'avaient point de chapelle ni de prêtre résidant parmi eux et ce n'était pas une des moindres privations de leur nouvel établissement. Ne pouvoir entendre la messe le dimanche, c'était à quoi ils ne pouvaient s'habituer. M. M. Larue et Marcoux le premier curé et le second, vicaires de Gentil-

ly, étaient bien venus en différente temps leur faire une mission et dire la messe, mais ces visites rares, quelque consolantes qu'elles fussent pour leurs cœurs affligés, augmentaient en quelque sorte leur chagrin en leur faisant mieux comprendre les précieux avantages dont ils étaient privés.

Enfin le 10 juin 1840, Mr. Larue vint fixer la place d'une chapelle sur les bords de la rivière Blanche de Somerset. Aussitôt les colons réunis de Somerset et de Stanfold commencèrent à bâtir la chapelle qui sert encore à réunir les habitants de St. Callixte de Somerset. Malgré leur peu de moyens ils purent la terminer bientôt avec un logement pour le missionnaire dans la partie supérieure. Tout fut fait en quelques mois par les soins de Mr. Clovis Gagnon qui était venu résider parmi eux dans l'automne de la même année 1840.

Il fallait un homme d'une vigueur, d'une santé et d'un courage plus qu'ordinaire pour endurer toutes les fatigues et toutes les misères d'un nouvel établissement, et porter les secours de la religion aux fidèles confiés à ses soins, disséminés sur une étendue de plus de douze lieues. Mr. Gagnon possédait toutes ces qualités.

Le souvenir des travaux et des courses pénibles de ce premier et brave missionnaire des Bois-Francis est encore et sera longtemps gravé dans la mémoire des premiers habitants de ces townships.

Il avait à parcourir un espace de servi aujourd'hui par quatre missionnaires ; il n'y avait alors aucun chemin, de sorte qu'il ne pouvait aller administrer les malades et dire la messe dans les missions qu'il avait fondées qu'à pied ou à cheval, et cependant il suffisait à tout. Combien de fois il lui fallut traverser les savanes dont on a parlé plus haut pour aller à la mission de St. Louis de Blanford sur la rivière Bécancour ! Le zèle intrépide qui l'animait, l'engagea même à la passer plusieurs fois pendant la nuit. Celui qui l'aurait rencontré alors dans cette forêt seul, son bréviaire attaché au cou, un bâton dans une main et une torche dans l'autre, aurait bien reconnu le vrai missionnaire. Rien ne pouvait arrêter ou ralentir son zèle